

« ... rien n'est rigide monosémique : presque tout au contraire est énigmatique parce que potentiellement polysémique. »
Pier Paolo Pasolini

« L'image n'est pas une idée. C'est un nœud, un essaim rayonnant, ce que je peux et dois impérativement appeler un VORTEX. Depuis ce vortex, à travers lui et en lui, les idées sans cesse se précipitent. »
Erza Pound

Un homme marche sur un sentier tapis de feuilles et, en surimpression, sur un drapeau français. C'est Pierre Merejkowsky. C'est dommage, dit-il, que l'on détruise la nature, que l'on ait si peu de sens civique, dans sa vidéo simple et directe *C'est la République*. Nécessité de véhiculer le sens au travers d'une poétique à jamais politique. *Traverse Vidéo* vivait cette année sa sixième édition. Un festival de qualité consacré à la vidéo mais qui, du fait de son titre même, privilégie les échanges, interférences entre les supports film et vidéo, entre les espaces de diffusion - salles de projection, installations, expositions dans différents lieux de Toulouse. La vidéo se traverse et à travers elle, ce sont tous les autres arts qui s'expriment.

Simone Dompeyre, l'architecte impavide de ce festival aux ramifications multiples - un événement qui se parcourt en une semaine, mais dont l'essentiel des projections est concentré sur deux journées intenses - avait construit cette année sa programmation autour d'une thématique inépuisable, *le sens... les sens*. Et invitait les artistes, spectateurs, programmeurs, à avec elle, parcourir, voir, recevoir, sentir, ressentir, échanger, commenter, comparer, débattre les images.

Après une première journée de conférence et discussions sur la démarche expérimentale, les projections se déroulaient pour l'essentiel au Lycée des Arènes - où Simone Dompeyre enseigne, en BTS audiovisuel, tout au long de l'année. Des cartes blanches à Régis Colentin et à Marcel Mazé, des vidéos d'Arnold Pasquier, des films de Pip Chodorov, les quarts d'heure vidéo, des vidéos du Québec (Collectif *Perte de Signal et Vidéographe*), et le jeudi, une double programmation pour certaines vidéos suivie de rencontres entre collégiens, lycéens et des artistes invités. Les étudiants en STS Audiovisuel ont, quant à eux, pris une part active non négligeable dans l'organisation de la manifestation, entre projections, plateau télé, reportages, parallèle au suivi par OCTV la web-télévision du Grand Sud... Trois soirées prestigieuses étaient organisées à la Cinémathèque de Toulouse. La première était consacrée aux classiques du cinéma expérimental (Snow, Breer, Tcherkassky, Vanderbeek, Lye, Brakhage...) les deux suivantes accueillait Maria Klonaris et Katerina Thomadaki, artistes polyvalentes travaillant les puissances du corps et venues présenter leur travail. Quant aux installations, expositions et autres performances, elles investissaient une dizaine de lieux clés de la ville.

Le sens... les sens... Comment s'y retrouver ? ou comment s'y perdre... Quels voyages géographiques, intellectuels ou sensationnels peut-on faire au sein d'une programmation cohérente et audacieuse qui ouvre les portes, construit ponts et tunnels et privilégie l'hybridation à l'unicité. Quelles directions, quelles significations, quelles impressions dans ces débordements de sens ?

Les films et l'installation *L'Homme précipité* de Patrick Hébrard travaillent sur la

désorganisation géographique et énigmatique du sens. Jeux d'espaces et jeux de mots. Dans *Escalier descendant un homme, S'en sortir sans sortir* ou encore *Plafonnage*, haut et bas s'inversent, les lois de l'apesanteur n'ont plus lieu d'être et les perspectives déstabilisent. L'homme - l'artiste lui-même - est soudain capable de prouesses aériennes renversantes. Avec *Passe-temps* de Sandra Foltz et de Laurent Sfar, c'est le montage à l'envers d'une séquence qui permet la reconstitution d'un billet de 200 francs. Tandis que *Cut-Up* de Sarah Lefevre prend un fragment de film en total contre-sens : marche arrière, les pieds en l'air et la tête en bas, renversement vertical et horizontal.

Le sens, c'est aussi celui du temps qui dure, linéaire ou suspendu... Pour *L'Immortelle* de Marie-Hélène Parant, un corps allongé défile doucement et à l'infini sur trois écrans couchés, émergeant d'une terre craquelée, fossilisée, mais que le spectateur ne peut observer qu'en plongeant son regard à la verticale. Un corps méconnaissable, parcouru de feuillages, pierrailles et autre motif, changeant subrepticement mais sans arrêt. Ou bien le temps tourne, en boucle, comme dans *Boucle 2810* ou *Encore un p'tit*. Dans *Baby Dolls 1 : le temps du goûter*, le temps passe, défile et cependant persiste à ne pas disparaître. L'image traîne, tel un écho, se superpose, avant de s'évanouir. Dans *Atterrissage* de Pip Chodorov, venu lui-même présenter et projeter ses films en pellicule, la trajectoire de l'avion qui va de New York à Paris suit un temps ralenti, suspendu... qui s'accélère peu à peu, à l'approche de l'atterrissage, pour redevenir le temps (réel ?) de l'action. Dans ses films, Pip Chodorov aime travailler le passage de l'image fixe (le photogramme, la photographie) à l'image animée. Pour lui donner une âme, une âme. Et ce mouvement n'est-il pas autre chose que le sens de la vie ?... Pascale Weber, au comptoir de la *Banque du temps qui passe (Btp)* travaille depuis plusieurs années sur la fuite en avant du temps. Pour y remédier, elle propose des vidéocompressions. Suivre une heure d'attente, un cocktail ou une manifestation, filmer puis en retirer quelques images fortes, les superposer en un montage lisible sur une seule image, en quelques secondes. Pascale Weber a le sens du raccourci temporel. Pour les autres, car elle vit le temps qu'ils ne veulent pas ou ne peuvent pas vivre. En son concept, la *Btp* effectue un véritable détournement de signification : le gain d'argent de nos sociétés de surconsommation est remplacé par le gain de temps - celui-là même que nous avons perdu depuis bien longtemps ; le client qui ouvre un compte recevra un relevé des plus singuliers, non plus composé de chiffres mais d'images de moments passés et compressés par les soins de Pascale Weber.

Hôtel des vies reproductibles et *Le Silence est en marche* de Pierre-Yves Cruaud commencent comme de pures abstractions pour dévoiler peu à peu le quotidien - qui est, toujours, malgré tout, la matière première que filme l'artiste - mais s'arrêtaient au moment où le quotidien (re)devenait trop reconnaissable, compréhensible, banal. De l'abstraction à la presque figuration. Car ce qui intéresse Pierre-Yves Cruaud est le cheminement intellectuel du spectateur, le processus évolutif de reconnaissance - le *recognizing* - le sens et la sensation prégnants du questionnement, et jamais l'état passif d'être arrivé, d'avoir compris, reconnu une quelconque réalité. Son travail sur la bande son renforce cette impression que quelque chose est là, caché, que nous connaissons et qu'il faut prendre le temps de percevoir...

Le sens de la traversée, de l'échange, était merveilleusement représenté par les performances de Marc Perrin hébergées à la Bicoq' galerie vivante en bar/galerie en plein centre de Toulouse. Les *piac piac piac...* sollicitent l'engagement de l'autre, la prise de risque, la démarche, l'acceptation, voire le refus. Pour cela plusieurs propositions nous

Traverse Vidéo # 6, Effusion de sens

Traverse Vidéo # 6, Effusion de sens

étaient offertes chaque jour : « acceptez... même, une proposition... ». « Je te filme / tu me filmes » consiste à filmer l'artiste dans une scène de notre choix, puis c'est à lui de nous filmer, dans exactement la même scène. « *Les propositions cachées* » dans une bande sont tirées au sort et alors nous avons encore le choix d'accepter ou de refuser avant toute éventuelle réalisation. Tandis que « les secrets » - les nôtres - sont enregistrés par Marc Perrin, avant d'être coulés dans des briques de béton qui seront ultérieurement exposées. Existe enfin « un calendrier » de la mémoire collective à consulter et à remplir sur internet. Voilà des propositions qui n'ont jamais fonctionné à sens unique puisqu'elles ont favorisé les rencontres et les circulations d'énergies différentes et toutefois complémentaires. Pour aller à la rencontre de Marc Perrin, en sortant du Lycée des Arènes, il fallait traverser la Garonne. Traverser pour rencontrer, voilà peut-être le véritable sens du festival organisé par Simone Dompeyre.

De nombreuses vidéos diffusées au cours de *Traverse Vidéo 2003* reconstruisent un corps signifiant à partir de résidus de la société, et de notre propre quotidien : *Huit fragments de mon actualité* de Pierre Vuillemin, *Sur cette photo* de Sabine Massenot ou *21 04 02* l'installation de Jean-Gabriel Périot en sont des exemples frappants. User de motifs aussi disparates que concomitants (images publicitaires, discours politiques, images de la vie, anniversaires, fragments de films, tableaux, stars, hommes politiques...) pour exprimer un ressenti du monde. Horreur, absurdité et surenchère. Trop plein de sens / vide de sens. Puis c'est le texte lui-même qui est fragmenté, et reconstruit dans *Sans titre* de Frédéric Dumond : des fragments de textes radiophoniques pris entre les deux tours des élections présidentielles rythment un montage rapide d'images sur des textes illisibles. La linéarité de la lecture devient déroutante dans *La femme à plusieurs voix* de Sandra Foltz, car bien que suivant le texte, la femme que l'on voit à l'image, tenant un livre entre ses mains, change régulièrement de voix. Mi-homme, mi-femme... mutant(e). Déroutante également la construction insensée de l'histoire, fondée sur l'aléatoire du « oui », si c'est une voyelle, « non », si c'est une consonne, de *L'épaulé à Pauline* de Valérie Pavia. Dans *So far so good* d'Andréas Gedin deux hommes sont assis, face à nous. L'un est aveugle, l'autre lui raconte ce qu'il voit - mais que voit-il ? - sur un supposé poste de télévision, tout en mangeant une pizza. Que se passe-t-il dans ce face-à-face prémédité ? Nous regardons ceux qui regardent mais nous ne voyons rien de ce qui se raconte. Alors nous ressentons et imaginons tel l'aveugle enthousiaste. Création de l'invisible raconté.

Dans son installation *C'est beau, c'est doux, ça sent bon, c'est sucré...* Véronique Sapin met en scène la chute et l'écoulement. Un écran où chute le corps d'un enfant, à peine reconnaissable, au milieu de couleurs acidulées, qui glisse et roule à l'infini. Au pied de celui-ci, comme un prolongement de la dégringolade, une rivière de moniteurs, où défilent, imperturbables, des chutes de textes, centaines de phrases recueillies par l'artiste dans des documents d'ONG. Des appels au secours, des témoignages de l'exploitation et de la violence, qui viennent contrecarrer l'illusoire du titre et renforcer l'ambivalence de l'enfance tiraillée entre innocence (perdue) et maturité (déjà en devenir). Le dispositif de l'installation rend hommage au *Fleuve* de Jean Renoir et à la double ambition des cinéastes de l'après-guerre : « aller au plus profond de l'intimité des personnages et les remplacer, eux et leur expérience, dans une vision globale et planétaire de la réalité. »

Le corps était l'une des traverses incontournables quant à la thématique du sens... des sens. Marcel Mazé, responsable du *Collectif Jeune Cinéma* et du *Festival*

des Cinémas Différents, a pu au cours de sa carte blanche en proposer des visions exemplaires. *À l'Love/Amour* de Takaiko Iimura, et ses très gros plans noir et blanc, à la matière granuleuse, sur un couple faisant l'amour, est le comble de la sensualité, de l'érotisme charnel de la matière. Fragments de corps, caresses parcourables, éclats de chairs, convoquent la jouissance du regard. Avec *Violette* Jean-Philippe Farber fait exploser l'intériorité amoureuse qu'elle soit positive ou négative, et célèbre le baiser dans une intensité chromatique. *Balam* de Gilles Touzeau et *Les Métaphores* d'Alex de Stéphane Marti (qui apparaît dans *Balam*) ont le sens symbolique des déclarations d'amour baroques. Les tentures grenat, le vin bordeaux, le sang rouge, apparaissent comme l'aveu d'une chaleur intérieure, d'une passion dévorante, d'une préciosité intime du sentiment. Viennent alors faire écho les poignants et sobres installations vidéo de Virginie Foloppe présentées à la Galerie du Forum. *Le bain de V.* est projeté à même le sol alors que Virginie est dans sa baignoire tout occupée à se débarbouiller (film à l'envers, dans un ralenti inquiétant) de sang et qu'elle nous jette des regards furtifs d'autant plus touchants qu'ils sont en contre-plongée. À côté, sur un petit écran, c'est *Ma chair et mon sang* qui s'offre. Même procédé d'image à la blancheur saturée et à la gestuelle minimaliste. Seule couleur là encore, le rouge, le sang, coule, bouge... Le sien, ou celui du bébé qu'elle tente maladroitement de tenir entre ses bras ? Et puis, à l'entrée, dos à nous en arrivant, *Le baiser*. Virginie encore, dans des dominantes rouges, face à son double, lèche un miroir invisible. Et nous renvoie à ce film d'Arnold Pasquier, *Enchaînés* comme à *L'homme qui lèche*, de Christian Boltanski, tous deux projetés à la Cinémathèque. Arnold Pasquier, un artiste qui privilégie l'expression poétique du sentiment, présentait, par ailleurs, plusieurs de ses films. Des films d'amour, lettres, portraits, filmant le corps dansant, perdu dans la mélancolie. Les deux dernières soirées se sont déroulées à la Cinémathèque en présence des artistes de la représentation du corps (féminin, hermaphrodite, androgyne, angélique) Maria Klonaris et Katerina Thomadaki. Ce fut l'occasion de découvrir ou de redécouvrir *Personnal Statement* et *Pulsar*, du Cycle de l'Ange, *L'Ange Amazonien*, un portrait de *Lena Vandyre* et de découvrir en avant-première *Quasar*, le dernier opus du Cycle de l'Ange, une enivrante caresse inter-stellaire, à voir et à revoir à l'infini.

Cette année Simone Dompeyre et *Traverse Vidéo* convoquaient passionnément tous les sens qu'ils soient géographiques, symboliques, esthétiques, politiques, poétiques... et plus encore, tout ceci à la fois, dans une osmose judicieuse et créant des interactions polysémiques. Aujourd'hui Stan Brakhage est mort. Il était l'une des figures majeures de l'expérimentation cinématographique, un père qui a ouvert d'innombrables voies qu'il faut continuer à creuser, à maltraiter, à détourner, à expérimenter. Pour le sentier à venir de *Traverse Vidéo*, il s'agira en 2004 de plonger dans l'épaisseur du quotidien et les visions de douceur, de bonheur, de légèreté ou d'horreur, d'angoisse, d'absurdité qu'il provoque pour que « L'individu libéré découvre la réalité cosmique - une correspondance entre les choses et l'esprit, un jeu de symboles qui transfigurent les choses quotidiennes et leur donne une valeur et une signification, sinon le monde serait réduit à l'état de squelette. » (Cesare Pavese, 1949).

Emmanuelle SARROUY

réalisatrice, elle participe à la programmation du festival *Tous Courts* d'Aix en Provence